

Le pouvoir de l'immobilité

Sylvie Tourangeau

Numéro 115, hiver 2017

Faire Statue
Statue Play

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84387ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)
1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tourangeau, S. (2017). Le pouvoir de l'immobilité. *Espace*, (115), 62–67.

Le pouvoir de l'immobilité

Sylvie Tourangeau

*Faire statue*¹ est une forme d'engagement. *Faire statue* sous-entend que nous consentons à ce que les polarités du faire, du non-faire et du laisser-faire cohabitent, à ce que l'abandon physique et mental façonne l'état d'esprit et la nature de l'action, à ce que la conjugaison du visible avec l'invisible densifie la circulation des perceptions. Être en contact avec un *faire statue* exige une présence investie dans la durée. *Faire statue* est un pacte de résistance qui possède un potentiel de transformation.

Observer un corps stationnaire et être soi-même dans un *état d'immobilité* sont deux positionnements bien distincts. Par contre, dans les deux cas, une attention accrue est requise. Pour la personne en situation d'inaction apparente, les perceptions sont centrées sur l'intérieur alors que les points de repère du regardeur, quant à eux, se précisent grâce à l'observation des modifications qui s'opèrent d'un instant à l'autre : posture interne pour l'un et modes de lecture de l'action pour l'autre. Le regard soutenu, l'attention flottante du spectateur et l'introspection graduelle de l'artiste sont amenés à faciliter la reconnaissance des micro-événements qui surviennent de part et d'autre. Les deux partagent le même temps réel et le même espace physique, mais d'une certaine façon, une partie de leurs univers évolue en parallèle dans cette relation où l'imprévisible devient une valeur d'échange.

Dans ce registre de pratique performative, il devient impossible pour la personne qui n'était pas présente de regarder, après-coup, l'artefact d'un *faire statue* et de percevoir ce qui s'est passé. Ce genre d'artefact visuel ne fait qu'authentifier qu'il s'est réellement passé quelque chose. Comment rendre compte des différentes postures internes, des couches fines de perception, mais aussi des façons de pratiquer le *faire statue* ? J'ai choisi d'entrer en contact avec trois performeuses de la déambulation et de l'infiltration urbaines afin de recueillir des moments performatifs où, selon elles, elles se sont investies dans un *faire statue*. Pour Julie Laurin et Nicole Panneton, leurs exemples sont issus de leurs déambulations lors du projet *FLUID STATES*², alors que pour Victoria Stanton, les mises en situation choisies proviennent du projet *The Sanctimonious Sect of Nothing Is Sacred/L'édifiante secte de rien (n') est sacré* dans lequel elle « met en action » le non-faire.

Pour certains, le temps alloué à un *faire statue* est plus ou moins long, la fréquence peut être plus ou moins répétitive, alors que pour d'autres, l'immobilité physique est la constance principale de l'attitude, de la présence et de la structure performatives. Les moments de *faire statue* influencent la suite d'actions à venir. Les entre-actions semblent des moments vécus plus lentement. Ils permettent une vision plus claire de ce qui est en train d'advenir, tout en donnant à l'artiste le temps d'agir. Que se passe-t-il pour la personne qui s'est engagée dans un *devenir statue* ?



Julie Laurin

S.T. « Que signifie pour vous le choix de *faire statue* dans l'espace public ? »

J.L. – « Pour moi, *faire statue*, c'est participer à l'inscription de mon histoire personnelle dans un environnement public qui contient déjà ses propres histoires et ses propres fonctions. Quand je dis histoire personnelle, je fais référence à la mémoire inscrite dans mon corps lorsqu'il entre en relation avec les objets qui m'accompagnent, ceux que je manipule ou que je transforme. Aussi, tout comme pour les statues emblématiques, patriotiques ou religieuses dont les vêtements sont une référence, ceux que je porte m'aident à accéder aux différentes couches identitaires qui cohabitent dans mon corps. Ma perception de celles-ci contribue à modifier mon identité, à transformer ma présence tout au long des actions ou des non-actions dans lesquelles je m'investis au fur et à mesure.

En fait, *faire statue* me permet d'être plus consciemment en contact avec la circulation des références personnelles, culturelles et sociales qui se dégagent de cette immobilité physique alors que ma présence interne, elle, est toujours en mouvement. De plus, *faire statue* me donne l'impression d'avoir le temps de décider quels seront les gestes à poser ou à ne pas poser en correspondance avec les connexions momentanées que j'entretiens avec les réalités qui m'habitent et m'environnent. *Faire statue* est une attitude performative importante et répétitive dans les nombreux contextes de déambulation que j'explore. »

S.T. – « Parlons du contexte du projet *FLUID STATES*. Lors de votre déambulation *Propres sommes-nous ?*, diriez-vous qu'il y a eu plusieurs manières ou quelques occasions de *faire statue* ? »

J.L. – « Spontanément, je pense au moment où je me suis retrouvée penchée en avant dans les buissons où j'avais caché un *view master*. J'y suis restée quelques instants immobile. C'est devenu un moment de présence et d'absence à la fois. J'appellerais ça un *faire statue* momentané qui a assurément ralenti mon processus de décision. Je me rappelle très clairement avoir vécu un dilemme : prendre ou ne pas prendre ce *view master* ? En y repensant, lors de ce moment incontournable de *faire statue*, je dessinais la suite.



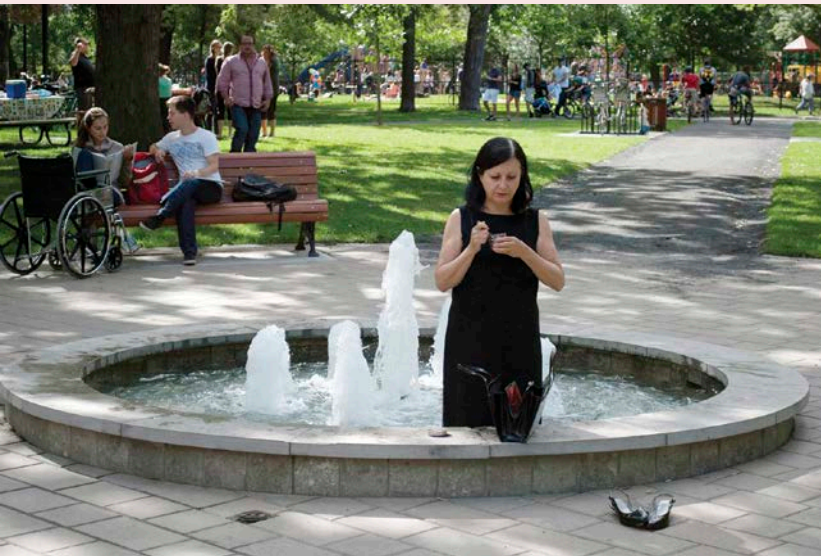
Julie Laurin, Propres sommes-nous ?, 2014, Déambulation, projet Fluid States. Photo : Jonathan M Roy.

Dans une seule déambulation, *faire statue* ne se passe pas toujours de la même façon. Pour celle de *FLUID STATES*, qui se passait sur une piste cyclable à usage multiple, il y a eu un *faire statue* qui a attiré mon attention sur des éléments déclencheurs qui sont devenus des éléments structurants. La veille, j'avais été attirée par le mot *maman* sur un panneau publicitaire, sans plus. Après coup, ce moment d'observation a déterminé le début et la fin de ma déambulation à venir. Je suis restée mentalement et physiquement imprégnée de cette observation. Elle est devenue une sorte d'image statique présente en moi. *Faire statue* ici, s'apparente à laisser intérieurement se densifier une empreinte et de l'attraper au vol lorsqu'elle remonte à la surface au moment où je ne m'y attends pas.

Si je repense à d'autres moments que je qualifie d'*immobilités actives* dans lesquelles je demeure à l'écoute de ce qui circule dans le ici et maintenant, en moi et autour de moi, je revois un moment d'inquiétude relié à la sensation de chaleur ressentie par les autres artistes de *FLUID STATES* qui m'accompagnaient. *Faire statue*, c'est-à-dire m'arrêter et observer la relation qui se construisait entre elles et moi, m'a permis de ne pas décrocher, de *m'enligner* et de développer, ensuite, une nouvelle relation au panier d'épicerie que j'étais en train de pousser. À ce même moment précis a retenti la chanson *Révolution* des Beatles. Ce micro-événement non prévu m'a instantanément ramenée à la dimension sociale et engagée de mes actions. Ce *faire statue*-là m'a projetée dans un renouvellement concret. Ma proposition est devenue tout autre.

Après cet instant de remise en question, je me suis positionnée à plat ventre dans le panier, les mains au sol, de manière à faire rouler le panier. Cela aurait pu être la fin de mon action. Mais voilà que je me suis arrêtée; j'ai eu la sensation de me fusionner avec les plantes à ma gauche. Cette attraction soudaine, ce *faire statue* fusionnel, m'a entraînée dans une suite d'actions rocambolesques où le gallon de peinture beige que je traînais s'est littéralement répandu sur le sol.

Même si j'expérimente toutes sortes de déambulations, il y a toujours des moments où s'infiltré le *faire statue*. Ces instants d'immobilité plus ou moins apparente, de durées variables me ramènent à mon mouvement intérieur qui rend mobile la trilogie identité, territoire et objet. »



Nicole Panneton

S.T. – « Dans votre déambulation avec *FLUID STATES*, *Faire sens*, vous avez choisi de travailler dans un parc, au cœur des activités quotidiennes. Comment l'action de *faire statue* a-t-elle modifié votre perception du paysage urbain ? »

N. P. – « Au cours de mes déambulations, je vis des moments où *faire statue* fait partie de la structure spontanée de mes actions sans que j'en sois réellement consciente. C'est lorsque je revisite ces actions, au moyen d'artefacts visuels, que je perçois qu'au cours de mes immobilités aléatoires, le paysage est en constante transformation. En demeurant physiquement immobile, je ressens la circulation entre mon intérieur et l'extérieur, et inversement.

Faire partie du paysage et devenir paysage. Il se transforme sous mes yeux en même temps que je suis transformée. Je suis là, ici et maintenant, tout en évoluant dans un entre-deux-mondes où la réalité est augmentée.

L'espace réel me transporte dans un espace flottant où les décisions sur le vif suivent leur cours. L'espace poétique prédomine. L'espace public devient un espace intime : un nouvel espace plus grand que moi.

Dans une proposition performative où demeurer en immobilité évolue vers une pratique d'endurance du *laisser être* et du *vivre avec*, la qualité de présence génère un mouvement continu de transformation en soi, de ses perceptions, de la réalité et de l'autre. À l'intérieur de cette constance avec l'immobilité, *faire statue* donne accès au plein potentiel de l'interrelation sans qu'il y ait une hiérarchie des éléments perçus. »



Victoria Stanton

S.T. – « *Faire statue* est devenu un principe de travail que vous avez adapté dans toutes sortes de projets à caractère transactionnel, relationnel et d'autres aussi comportant des procédés d'infiltration dans de nombreux lieux situés dans différents pays. Qu'est-ce que votre faculté d'abandon, celle qui vous permet de demeurer longtemps immobile dans des positions physiques épousant presque la forme des objets ou de l'architecture, vous a appris sur les façons d'entrer en relation avec divers espaces ? »

V. S. – « Au début, lors des projets *Roadside Attractions* et *Relationships in Residence*, de 2008 à maintenant³, j'ai commencé à me servir de l'immobilité physique parce que, pour moi, c'était tout simplement une manière plus tangible de ralentir le temps pour en arriver à assumer pleinement ma présence dans un nouveau lieu.

Faire statue, c'est une façon d'en arriver à une disponibilité mentale et physique, à une écoute active qui m'amène graduellement non pas à habiter, mais à incarner les lieux qui font partie ou non de mon parcours quotidien ou que quelqu'un d'autre me fait découvrir. Des endroits qui existent déjà, sans ma présence, et qui là, tout à coup, deviennent un espace-temps où une rencontre entre un lieu et des êtres humains s'actualise. Pour moi, il s'agit de créer une appartenance et une forme d'intimité.

Je réalise aujourd'hui à quel point les lieux choisis, durant cette série de projets, étaient finalement des non-lieux, des entre-espaces, tels un stationnement, une entrée de restaurant, une clôture, un pont, etc. Au fil des années, je peux dire que cette géographie humaine⁴ m'a amenée à vivre pleinement les espaces et les moments de transition, et à ralentir le plus possible l'instant où nous nous sentons vraiment à notre place dans un endroit en particulier. J'ai donc expérimenté, dans la durée, différentes formes d'intervalle. L'intervalle qui prend de l'expansion et où il est alors possible d'observer ce qui circule entre moi et l'autre, entre moi et l'architecture, sans oublier ma propre contribution à ce lieu qui met en action les différentes compositions identitaires qui me définissent. *Faire statue* de manière répétitive a beaucoup facilité ces





relations privilégiées avec un espace public plus large ainsi qu'avec les sites qui portent des significations très précises pour les gens. »

S.T. – « De quelles façons la prédominance de l'immobilité dans vos propositions continue-t-elle de se développer dans vos projets actuels ? »

V.S. – « Oui, en effet, il y a des ponts à faire entre la présence en immobilité des projets antérieurs et la notion de ne rien faire que je suis en train d'élaborer dans le projet *The Sanctimonious Sect of Nothing Is Sacred/L'édifiante secte de rien (n) est sacré*⁵. Ici, le faire statue se déroule en collectif et s'actualise grâce à une manière d'être ensemble dans le même lieu, en ayant une prédisposition pour le rien faire. Je crois que la meilleure façon de vous donner une idée de ces non-actions serait de vous faire le récit du premier rassemblement de personnes qui a eu lieu au début de cette résidence. Nous nous sommes réunis en dessous d'un pommier en fleurs. Pour moi, ce moment de rien-faire est relié à la beauté éphémère. Une fois en dessous de l'arbre, spontanément, nous avons arrêté de parler et nous nous sommes couchés sur le dos. Au bout

de quelques instants, l'immobilité collective a pris sa place. Puis, à chaque petit coup de vent, nous recevions des pétales sur notre corps et un peu autour. L'effet s'est amplifié parce que tout à coup, nous avons réalisé que nous vivions ce moment-là tous ensemble. Quel moment de grâce ! S'immobiliser et observer ensemble ont fait accroître un moment de beauté, et tout ça dans un rien-faire. Les pétales nous ont pris par surprise !

Le faire statue sous-entend d'amener la structure d'actions hors du prévisible tout en sachant que c'est impossible de ne rien faire. Ce sont des moments hors du temps qui sont aussi des intervalles. Certains chercheurs en neuroscience disent que ne rien faire correspond à une région spécifique du cerveau, et que celle-ci est reliée à une mémoire profonde près de l'inconscient. Cette région serait aussi activée en situation de dépression. Cela m'amène à me demander si ce ralentissement de la pulsion de l'action ne serait pas aussi directement relié au performatif. Actuellement, toutes ces hypothèses alimentent mes recherches...

Bien sûr, je n'identifie pas tous les liens qui existent entre *faire statue* et ne rien faire; par contre, j'ai la sensation que je ferme une boucle puisqu'au début, je désirais trouver des façons de résister à la productivité artistique en lien avec l'univers capitaliste dans lequel nous créons, et j'en suis à ne rien faire... Oh! Combien c'est difficile! »

Le faire statue de nos jeux d'enfant n'est plus le même...

1. L'emploi répété de l'expression *faire statue* reprend librement le titre du présent dossier, mais lui donne un sens différent. Dans ce texte, *faire statue* réfère au réengagement constant que les performeurs doivent renouveler lorsqu'ils doivent demeurer un certain temps en position d'immobilité. J'ai imaginé que ces mots revenaient sans cesse dans leur pensée.

2. Le projet *FLUID STATES* est un projet de recherche réalisé en lien avec Performance

Studies International sous la direction d'Amelia Jones. Plusieurs chercheurs indépendants ou reliés à une institution universitaire montréalaise ont été invités à développer un sujet de recherche autour du préfixe TRANS, dans le contexte de l'événement du IX^e Encuentro, *Manifesto*, en juin 2014, et du colloque Trans-Montréal en septembre 2015. En tant que commissaires, Victoria Stanton et moi avons développé le volet Transaction / Transmission / Transformation en lien avec les pratiques performatives reliées à la déambulation

d'artistes montréalaises telles que Evelyne Bouchard, Susanne de Lotbinière Harwood, Diane Dubeau, Julie Laurin et Nicole Panneton. Elles ont proposé des déambulations et elles ont participé aux différents échanges qui se sont déroulés de 2012 à 2015. Un article réalisé en collectif est à paraître dans le numéro *Trans-performance*, sous la direction d'Amelia Jones, *Performance Research* Vol. 21, n° 5, à l'automne 2016.

3. Voir la publication de Victoria Stanton, *Dépôt de mémoire, Human Encounters Maps*,

éd. Praxis centre d'artistes en art actuel, Sainte-Thérèse, 2015, 54 p.

4. Voir l'article de Victoria Stanton, *How Place Is Performed: A Manifesto*, *On Site Review* 31, printemps 2014, p. 50-51.

5. Projet en lien avec le centre de diffusion d'art multidisciplinaire de Montréal DARE-DARE, voir le blog de l'artiste : <https://nothingissacred.ca>.

Sylvie Tourangeau est considérée comme une pionnière de l'art performance au Canada. Depuis 1978, ses actions, ses ateliers collectifs et ses coachings individuels créent un espace actif d'expérimentation de la conscience performative à travers des actions minimales qui renchérisent la qualité de présence, soutiennent l'intensité et personnifient le lien avec le spectateur. Performances, art relationnel, actions furtives et rituels de circonstances sont des pratiques dans lesquelles elle s'investit. Elle a aussi publié des livres d'artistes et plus d'une soixantaine d'articles sur un ensemble important de performeurs. Actuellement, elle prépare avec le collectif TouVA (Anne Bérubé et Victoria Stanton) un ouvrage sur le mode performatif à paraître au printemps 2017.